ESPACE SAINT-MARTIAL

2 RUE HENRI FABRE 84000 AVIGNON - RESERVATIONS : 04 86 34 52 24

DU 5 AU 28 JUILLET 2019 À **20h25** - RELACHES LES 10, 17 et 24

"Le résultat, visuellement, est impressionnant."
Le Figaro

"Le théâtre s'aventure rarement dans ce registre : bien joué ! "
Le Canard Enchaîné

SOLARIS

d'après l'oeuvre de Stanislas Lem

Traduction de Jean-Michel Jasienko

Avec / **Thibault Truffert** - **Louise Emma Morel** - **Quentin Voinot** - **Gabriel Laborde**

Mise en scène / **Rémi Prin** assisté de **Alexis Chevalier** - Adaptation / **Thibault Truffert et Rémi Prin**
Scénographie et accessoires / **Benjamin Gabrié et Suzanne Barbaud** - Costumes / **Manon Gesbert et Célia Bardoux** - Création sonore / **Léo Grise, en collaboration avec Laura Lascourrèges**
Lumière / **Rémi Prin** - Diffusion / **Célia Wallendorf (LU / CE)**

INSTITUT POLONAIS PARIS
les Studios de Virecourt
SPEDIDAM LES DROITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES
PARIS ANIM' Centre Les Halles - Le Marais
INSTYTUT ADAMA MICKIEWICZA

À Valentine

Nous nous envolons dans le cosmos, préparés à tout, c'est-à-dire à la solitude, à la lutte, à la fatigue et à la mort. La pudeur nous retient de le proclamer, mais par moments nous nous jugeons admirables. Mais nous ne voulons pas conquérir le cosmos, c'est un mensonge. Nous n'avons pas besoin d'autres mondes. Nous avons besoin de miroirs.

Solaris *(1961), Stanislas Lem*

crédits photographiques : Avril Dunoyer

SOLARIS

d'après l'oeuvre de Stanislas Lem

(traduction de Jean-Michel Jasienko)

Un projet de la compagnie le Tambour des Limbes

Distribution

Thibault Truffert / Kelvin
Louise Emma Morel / Harey
Quentin Voinot / Snaut
Gabriel Laborde / Sartorius

Équipe technique

Mise en scène / **Rémi Prin assisté de Alexis Chevalier**
Scénographie et accessoires/ **Benjamin Gabrié et Suzanne Barbaud**
Adaptation / **Thibault Truffert et Rémi Prin**
Costumes / **Manon Gesbert et Célia Bardoux**
Création sonore / **Léo Grise, en collaboration avec Laura Lascourrèges**
Lumière / **Rémi Prin**

Diffusion / **Célia Wallendorf (LU/CE)**

Soutiens / **SPEDIDAM, les Studios de Virecourt, l'Institut Polonais de Paris, l'Institut Adam Mickiewicz de Varsovie, Centre Paris Anim' les Halles**

SOLARIS : RÉSUMÉ DE LA PIÈCE

Solaris *est un roman de Stanislas Lem (1921 - 2006) parut en 1961, traduit en français par Jean-Michel Jasienko.*

Suite à un message énigmatique de son ami Gibarian séjournant sur la station d'observation autour de la planète Solaris, le psychologue Kris Kelvin est envoyé en mission sur les lieux. L'océan protoplasmique recouvrant l'intégralité de la surface de la planète est sujet depuis de nombreuses années à une analyse scientifique poussée dans le but d'établir un contact avec cette forme de vie inconnue. Dès son arrivée, Kelvin apprend le récent suicide de Gibarian et est confronté au comportement mystérieux des deux autres scientifiques restants, Snaut et Sartorius. La présence inexplicable d'individus inconnus à bord de la station sème rapidement la confusion dans l'esprit de Kelvin. Lorsqu'à son réveil apparaît sa femme, Harey, décédée 10 ans auparavant, il pense sombrer dans la folie. Il finit par comprendre que la présence de ces «visiteurs» est provoquée par l'océan qui établit un contact en matérialisant les souvenirs ou les fantasmes les plus enfouis dans l'inconscient des trois scientifiques. Tiraillé entre ses émotions et son devoir scientifique, Kelvin se confronte à l'inconnu qu'il est pour lui-même.

L'AUTEUR : STANISLAS LEM

Stanislas Lem est né le 12 Septembre 1921 à Lvov, alors en Pologne. Étudiant en médecine, résistant et mécanicien pendant la deuxième guerre mondiale, passionné de philosophie, d'astronautique, de cybernétique, de physique et de biologie, il débute en 1946 sa carrière d'écrivain en publiant des nouvelles contemporaines et de science-fiction.

Perçu aujourd'hui comme un philosophe par certains, comme un scientifique par d'autres, Lem est un écrivain qu'on aurait tort de classer trop vite dans un genre. Parallèlement à ses nombreux romans et nouvelles de science-fiction, il a publié des ouvrages de prospective et des essais philosophiques où il tente d'établir des relations entre l'éthique et les avancées technologiques. Ses livres, même les plus anciens, restent toujours d'une étonnante actualité : l'auteur nous parle de la manipulation cérébrale, de la robotique, de la biotechnologie, du clonage humain, d'Internet...

Stanislas Lem était également membre fondateur de la société polonaise d'astronautique. Ses livres ont été traduits en une quarantaine de langues et ont atteint dans leur totalité 27 millions d'exemplaires.

Stanislas Lem décède à l'hôpital de Cracovie d'une crise cardiaque en 2006.

Solaris reste à ce jour son oeuvre la plus célèbre, ayant fait l'objet de deux adaptations cinématographiques et plusieurs opéras.

> *« Chez Lem, il y a tout. La physique et la biologie observées par la lunette du hasard... L'intelligence de l'homme, ses limites, potentialités et chances. Les nouvelles technologies, la folie qui les accompagne. L'homme, projeté dans un futur incertain, heurtant le mur du présent, écrasé par le poids du passé. Dieu inexistant, des habitants du Cosmos peu probables, des systèmes politiques et sociaux décevants. Les limites. La finitude. Questions difficiles restées sans réponse ou alors réponses difficiles à des questions triviales. Les robots. Les sentiments. La raison. Le manque de coeur. La culture. Le Cosmos : intérieur et visible. L'athéisme et son fondement. La science. En un mot - l'univers tout entier dépeint avec panache par un humaniste sans illusions (mystiques ou religieuses). En revanche, avec le sens de l'humour, de l'absurde, avec l'ironie, la satire au vitriol. Mais aussi avec le tragique, le grave, l'énigmatique et le sincère. Avec tout ce qui touche à l'homme, justement.»*
>
> *Przemyslaw Szubartowicz, Przeglad n°14, 2006*

Croquis inspiré du roman, de Benjamin Gabrié

crédits photographiques : Avril Dunoyer

NOTE D'INTENTION

Le projet Solaris est né au sein de la Compagnie le Tambour des Limbes de façon à poursuivre un travail de création basé sur des œuvres romanesques. Après le Londres du début du XXème siècle dans *Le Petit Oiseau blanc ou Aventures dans les Jardins de Kensington* et son univers fantastique et féérique, nous souhaitions depuis longtemps nous intéresser à la science-fiction, genre littéraire étrangement mal aimé et sous-exploité au théâtre.

C'est par l'intermédiaire de Benjamin Gabrié, scénographe de la compagnie, que j'ai découvert le roman de Stanislas Lem dont je ne connaissais que les adaptations cinématographiques, assez décevantes, d'Andreï Tarkovski et Steven Soderbergh. Son histoire, en apparence classique, reprend une situation maintes fois observée dans de nombreux romans et films de science-fiction mais porte en elle l'une des plus importantes réflexions sur les limites de la science et incite à une vertigineuse lecture philosophique et existentielle.

Trois hommes, trois scientifiques, se retrouvent aux confins de l'univers, dans l'isolement le plus total, prêts à tout au service de la science et de cette utopique connaissance objective du monde. Ils sont, comme ils le prétendent eux-même, l'élite du corps scientifique. L'objet d'étude de ces chercheurs est une planète recouverte d'un océan : Solaris. Identifié comme étant une forme de vie indépendante, l'océan résiste cependant à toute théorie scientifique cherchant à le définir dans son entière complexité. Il s'agit d'un être doté d'une conscience et qui demeure, en cela, insaisissable. Jusqu'au jour où cette planète se manifeste indirectement aux habitants de la station en leur envoyant des « visiteurs » qui s'avèrent être des répliques parfaites de leurs fantasmes ou de leurs défuntes relations du passé.

À la lecture de ce texte écrit au début des années 60, il nous est apparu très rapidement que cette oeuvre mettait en place de nombreux éléments propices à une mise en scène théâtrale: une situation de huis-clos tout d'abord, impliquant pour ces personnages livrés à eux-mêmes et cernés par l'immensité silencieuse de l'espace, une promiscuité ainsi qu'un sentiment de claustrophobie. Il y a ensuite cette planète, qui les étudie, les observe à travers les parois de la station, tel un anthropologue, silencieuce et spéculatrice. Enfin, il y a ces « visiteurs », semblables aux apparitions divines des tragédies grecques, aux fantômes de Shakespeare ou à ces pantins étranges tirés des souvenirs de Kantor. Tous les éléments dramaturgiques sont ici rassemblés pour installer cette angoisse originelle qui sera la base de travail de cette création à travers l'histoire de ces trois scientifiques confrontés aux limites de leur connaissance.

À l'image du roman, notre spectacle se jouera continuellement de la frontière infime entre la science-fiction et le fantastique, entre ce que l'on peut expliquer, et ce qui nous échappe... En adoptant le point de vue de Kelvin, présent dans toutes les scènes, et en assistant à son histoire d'amour impossible avec Harey, réplique parfaite de son amour disparu, nous assisterons alors à l'introspection de ce psychologue au service de la science. En effet, face à ces manifestations et au dilemme qu'elles provoqueront, Kelvin évoluera : passant d'un « être dans le monde », cherchant à s'en distinguer et à l'analyser objectivement, à un « être-au-monde » (*Etre et temps*, Martin Heidegger), qui entretient une relation intime et subjective avec lui.

Mais c'est aussi dans la forme que notre spectacle, de par sa création artistique et technique, retranscrira sur scène ce sentiment d'angoisse et d'inquiétante étrangeté de façon à immerger davantage le spectateur dans les états d'âmes et les peurs des personnages. Notamment au niveau de la scénographie avec cette station labyrinthique aux décors mouvants, révélant des espaces clos qui se déploieront et apparaîtront insidieusement. Mais aussi par la création lumière avec l'oscillement perpétuel des couleurs bleu et rouge de la planète qui traverseront les parois de la station et influeront sur les ambiances et le comportement des personnages. Par la création sonore, enfin, jouant constamment sur les constrastes entre silence pesant et nappes musicales incluant les bruitages techniques du vaisseau.

En somme, à travers les états d'âme de Kelvin, jeune scientifique confronté aux fantômes du passé, notre adaptation théâtrale de *Solaris* se veut être le cadre d'une réflexion universelle sur notre perception du monde. En développant une tragédie intimiste sur le retour de l'être aimé, en adoptant le point de vue d'un anti-héros en deuil, notre création cherche avant tout à transcender les codes de la science-fiction par le biais de cette intrigue qui nous projette dans un ailleurs fictionnel, pour mieux nous parler de l'Homme, de son intimité, de son existence même.

Benjamin Gabrié et Rémi Prin

SCÉNOGRAPHIE

L'histoire de *Solaris* évolue dans une imbrication d'espaces à la fois incommensurables et intimes. L'espace est clos d'une part, presque étouffant : l'action prend place entre les murs hermétiques de la station spatiale, soumise à une pesanteur artificielle. En orbite autour de la planète Solaris, cette station sépare les personnages de l'immensité de cette planète et du néant qui les entoure, les protégeant tout en les enfermant. Au cours du récit, les parois de cette station semblent devenir poreuses : la présence de la planète, mais aussi du vide spatial transpercent les parois de la station, au sens propre comme au figuré. Les personnages se trouvent dans une situation paradoxale de huis-clos perméable.

L'intrigue fait osciller les personnages entre leurs espaces intimes, minces cabines réduites au stricte minimum vital, et les couloirs labyrinthiques de la station, sorte de «non-lieux» utilitaires. Par ailleurs, la station représente de prime abord un point d'ancrage, de repère, pour les personnages, mais est elle-même en perpétuel mouvement et désorganisée. L'instabilité de cet habitat hostile accompagne la désorientation de leurs pensées, amplifiant l'aspect incertain des situations, le flou et la confusion, laissant une grande place à leurs inquiétudes et à l'immixtion de cette «planète lucide» dans leur intimité.

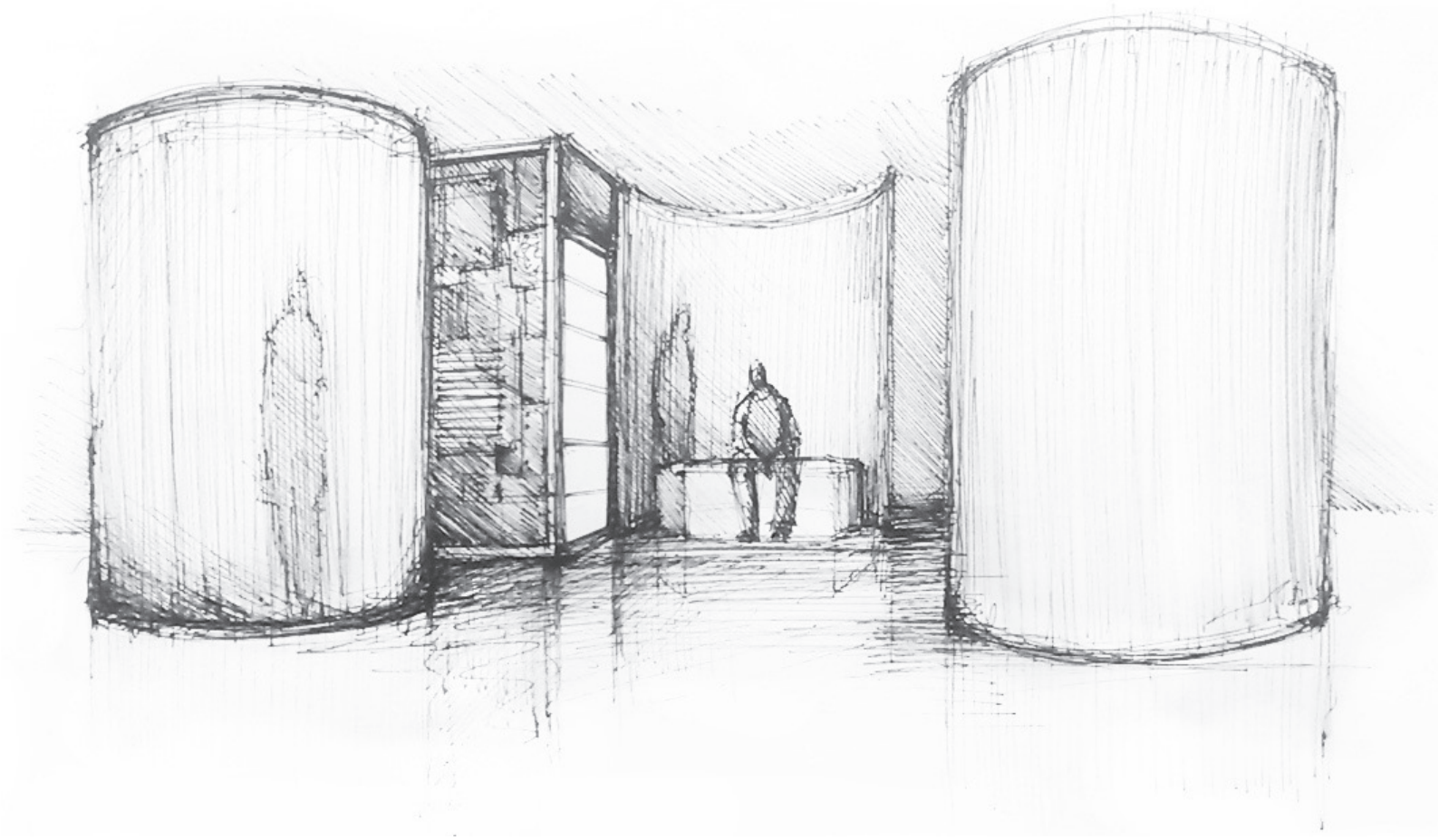
Nous avons voulu aborder la scénographie de *Solaris* par le biais sensible du récit. Pour cela, nous avons écarté la piste du réalisme de science-fiction qui voudrait représenter cette station démesurée dans sa dimension technique. Nous avons fait le choix d'inclure les espaces de jeu dans des lieux pluriels, mouvants, changeants, mais inéluctablement présents. Lorsqu'un espace n'est pas mis en avant par le jeu ou la lumière, il n'en reste pas moins actif en tant que présence inquiétante, ou perception lointaine.

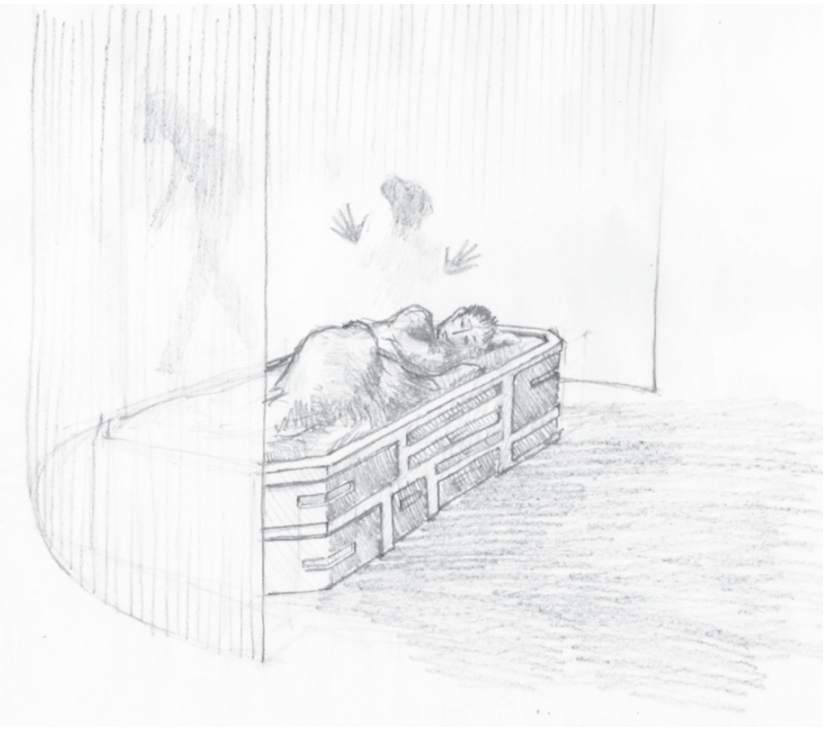
Quatre demi-colonnes tantôt lumineuses et translucides, tantôt sombres et opaques, se meuvent sur scène, dans différentes configurations évoquant autant les lieux intimes que les espaces qui les séparent. Le mouvement de ces éléments fait partie prenante de la réflexion scénographique. Par des glissements dans la profondeur ou dans la largeur du plateau, séparant les scènes et occupant visuellement les intermèdes sonores, nous avons voulu souligner l'instabilité psychologique des personnages, et signifier la pesanteur artificielle de la station d'observation. Impressionnantes lorsqu'un homme se tient entre ces colonnes, elles paraissent pourtant étroites lorsque celui-ci vient habiter l'une d'entre elles. La translucidité des parois laisse apparaître de temps à autre des présences étrangères, ôtant par là-même le sentiment de «refuge» que l'on pourrait ressentir dans une cabine personnelle. Leur disposition laisse une place prédominante au vide les séparant, reprenant ce thème du récit : l'espace vacant séparant les personnages et leurs combats intimes, matérialisés par l'intrusion de la planète dans leurs espaces de vie. Cette distance semble infranchissable, et laisse ainsi de plus en plus de place au doute, à la suspicion, et donc à la planète pour s'immiscer, de même qu'elle le fait dans leurs réflexions.

Enfin, lors de l'écriture «chorégraphique» du décor, nous avons voulu insister sur l'évolution globale de la perception de l'espace. Celui-ci tend à se «fermer» sur lui-même, opérant une sorte de lente implosion tout au long de la pièce, jusqu'à sa quasi disparition lors du tableau final, rappelant étonnamment le tableau d'ouverture, mais avec un mouvement inversé : l'homme ne part plus s'enfoncer dans le mystère de la station, mais semblerait plutôt en (re)naître.

Suzanne Barbaud et Benjamin Gabrié

Ci-contre : Croquis préparatoires de Benjamin Gabrié et Suzanne Barbaud





crédits photographiques : Avril Dunoyer

ENTRETIEN AVEC RÉMI PRIN

Pourquoi monter de la science-fiction au théâtre ?

Rémi Prin : Solaris est un roman qui parle de sciences, certes, mais qui aborde avant tout des problématiques humaines. À travers les états d'âme de ce scientifique confronté aux fantômes du passé, notre adaptation théâtrale est avant tout une tragédie intimiste sur le retour de l'être aimé. Pourtant, nous étions face à un récit qui répondait à des codes vus au cinéma : une station spatiale, un huis-clos, des scientifiques confrontés à quelque chose qu'ils ne maîtrisent plus... Immerger les spectateurs dans ce contexte avec les contraintes du plateau était un défi très excitant.

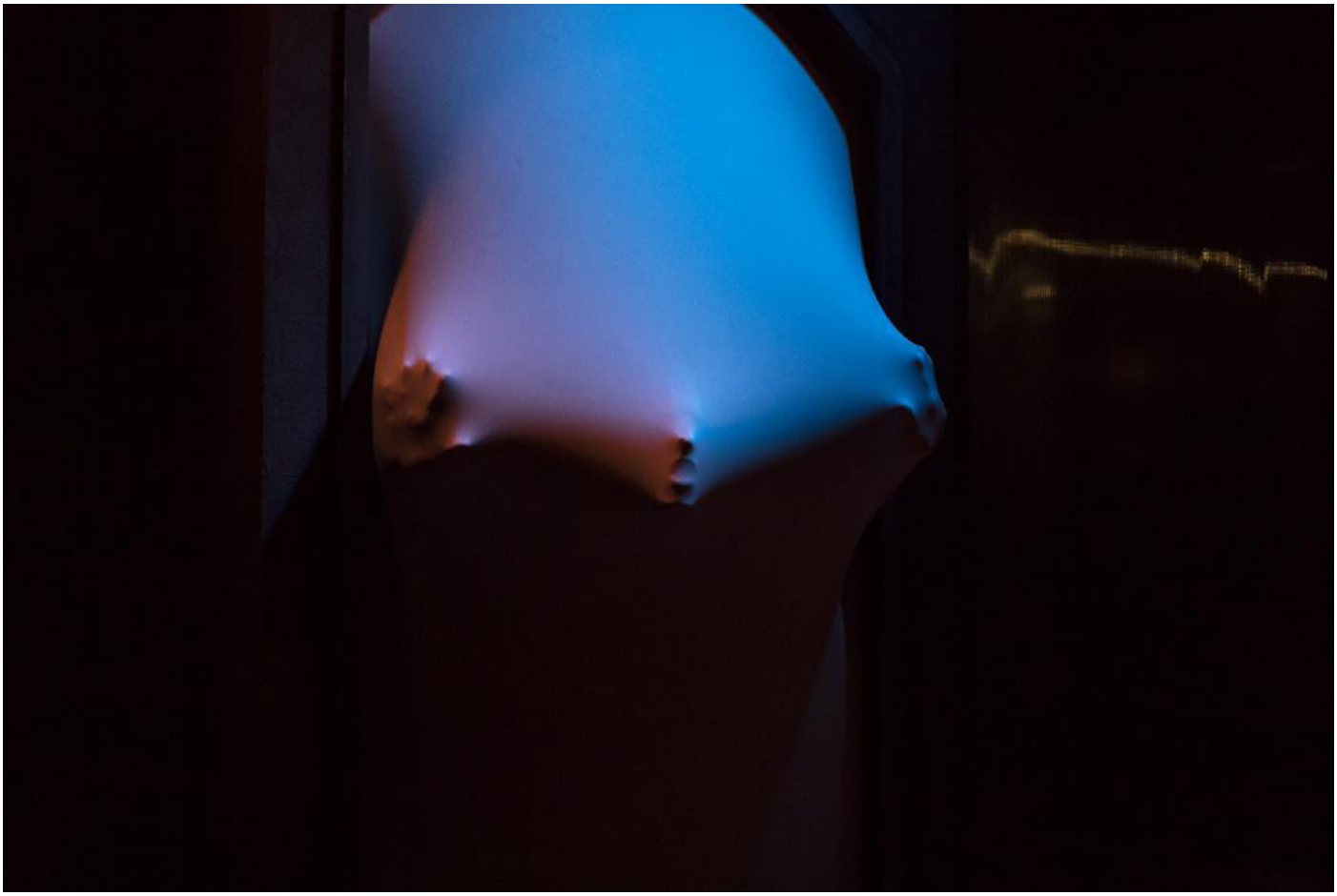
Ça fait peur d'adapter Solaris, roman majeur du genre ?

Rémi Prin : En effet, passer derrière Lem et Tarkovski à la fois ! Avant ce projet, Solaris n'était pour moi que ce film très obscur de Tarkovski dont je préférais de loin la version de Soderbergh avec George Clooney. Depuis, j'ai pu me rendre compte de l'importance presque « religieuse » qu'entretenaient les fans de SF avec ce roman. Le travail d'adaptation a été complexe : plusieurs personnes ont collaboré à diverses structures avant d'arriver à cette version finale que nous présentons aujourd'hui. Nous n'avons pas voulu trahir le récit initial, tout en y intégrant notre propre lecture du roman.

Comment invite-t-on un spectateur à rejoindre les étoiles... depuis son fauteuil ?

Rémi Prin : Vu notre budget restreint, nous avons d'abord travaillé sur l'idée d'une scénographie évolutive pour immerger le spectateur dans l'univers mental de Kelvin, scientifique rationnel qui, au contact de cette station labyrinthique, va perdre pied. Nous avons alors conçu une scénographie où les éléments de décors se meuvent lentement, comme si la station était vivante et que les espaces se déployaient par magie.

Propos recueillis par Frédéric Ménard (Théâtre de Belleville)



crédits photographiques : Avril Dunoyer

crédits photographiques : Avril Dunoyer

COSTUMES

Il s'agit de pouvoir contextualiser par le costume l'univers futuriste dans lequel se situe l'action tout en restant, dans la lignée du roman, relativement intemporel. La possibilité aussi de travailler autour de certains attributs vestimentaires, qui seront autant d'indices permettant de caractériser les personnages selon leur statut professionnel, qui n'est pas clairement identifiable dans les dialogues, et selon leur personnalité.

En ce sens, un travail d'analyse des relations qu'entretiennent les trois scientifiques avec leurs « visiteurs » est une base de travail importante. Un costume commun, travaillé comme une seconde peau plus « technique », mais porté de différentes manières. Une évolution vestimentaire de Kelvin accompagnera sa mise à nue psychologique, ce retour à soi par un abandon des codes de bienséances, et un travail d'ouverture au niveau du ventre permettra un jeu sur la présence d'un un mal intérieur, une angoisse qui noue les entrailles du personnage. Son arrivée dans la station sera traitée comme une « naissance » : nous avons ainsi développé l'idée d'un scaphandre, sorte de carapace ou de cocon, duquel Kelvin s'extirperait. Le personnage de Harey sera quant à lui travaillé en décalage avec le contexte spatial et technique, décalage présent dans le texte et qui pourra être accentué au profit d'une présence plus inquiétante encore, plus dérangeante. Traduire aussi son « incomplétude » physique, est un axe de travail privilégié.

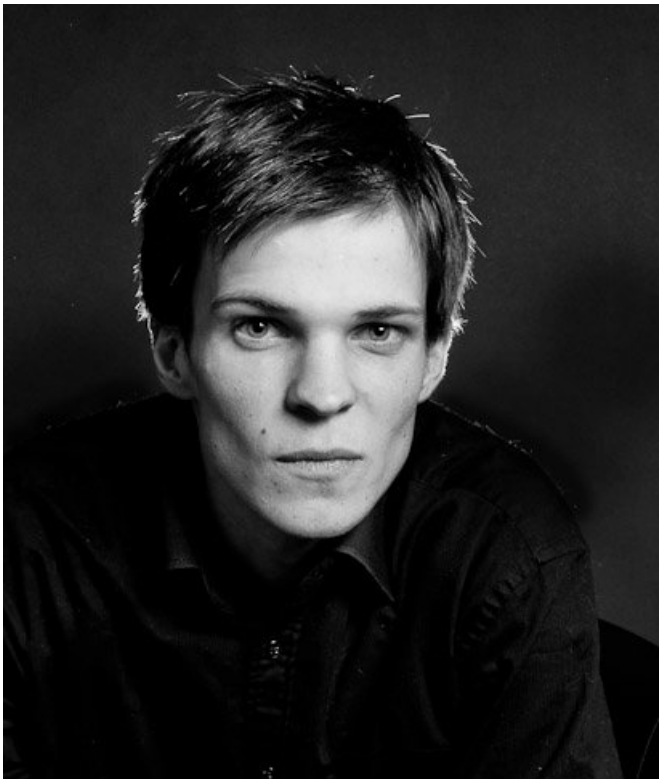
Ci-dessus : Réalisation en cours des costumes par Manon Gesbert et Célia Bardoux

Ci-contre : croquis des costumes des scientifiques et de Harey par Manon Gesbert et Célia Bardoux, croquis de Kelvin dans son scaphandre par Benjamin Gabrié.

crédits photographiques : Avril Dunoyer

crédits photographiques : Avril Dunoyer

DISTRIBUTION



Thibault TRUFFERT / Kelvin

À l'âge de dix ans, Thibault Truffert effectue son premier projet professionnel en tournant en 2000 dans le long métrage *Promenons-nous dans les bois* de Lionel Delplanque. Huit ans plus tard, après un bac S, il a face à lui deux choix apparemment contradictoires : soit démarrer de prometteuses et confortables études scientifiques, soit se lancer dans le monde tumultueux du théâtre. Indécis de nature, il choisit de faire les deux ! Informaticien le jour et acteur le soir, il s'adonne volontiers aux rôles de composition, avec une prédilection particulière pour les personnages plus agés : Gracin dans *Huis Clos* de Jean-Paul Sartre par la Compagnie Boss'Kapok ou encore l'Abbé Faria dans *Le prisonnier du Chateau d'If* adapté par Gabriel Laborde du *Comte de Monte-Cristo* de Alexandre Dumas. *Le Petit Oiseau blanc ou Aventures dans les Jardins de Kensington* marque sa première collaboration avec la Compagnie le Tambour des Limbes dans le rôle du Capitaine W-. Il interprète ensuite au sein de cette même compagnie le rôle de Kelvin dans *Solaris*, adapté du roman de Stanislas Lem et mis en scène par Benjamin Gabrié.

Louise Emma Morel / Harey

Après avoir suivi les cours Florent, Louise Emma se forme à l'Ecole Claude Mathieu à Paris en 2010. Elle y trouve une formation complète , allant du clown au masque en passant par le conte, le travail du corps et de la voix. A sa sortie en 2013, on peut la retrouver dans plusieurs projets de théâtre et différents court-métrages. Actuellement, Louise Emma jongle entre projets audiovisuels divers (clips, courts métrage et longs métrage, téléfilms, …), théâtre et doublage.

DISTRIBUTION

Quentin VOINOT / Snaut

Quentin VOINOT, 25 ans, comédien ayant suivi le cursus de l'école Artefact, qui permet notamment à ses acteurs de jouer à la Comédie de Paris, au Palais des Glaces, au théâtre de Menilmontant et au festival d'Avignon. Depuis 2013, il tient le rôle d'Harpagon dans l'*Avare* de Molière, succès Avignon 2013 et toujours programmé à Paris aujourd'hui.

Gabriel LABORDE / Sartorius

Passionné de théâtre, Gabriel Laborde a d'abord mené de front une carrière en ressources humaines au sein d'une grande entreprise de la Défense, et pratiqué le théâtre au sein de troupes amateurs. Finalement, il fait le choix de sa passion pour sa vie et il suivra une formation théorique et pratique des techniques théâtrales auprès d'Eva St Paul. Sa formation en chant associée au jeu dramatique lui a permis de participer à des courts et des longs métrages, des publicités ainsi que plusieurs comédies musicales comme *Chicago* ou *Moulin Rouge* sur des scènes parisiennes et environnantes.

Au théâtre on a pu le voir notamment dans son adaptation du *Comte de Monte-Cristo* sous le nom *Le prisonnier du Château d'If*, dans des comédies comme *1,2,3 Sardines*, *Début de fin de soirée* ou *La petite hutte,* mais aussi dans des spectacles pour enfants comme *Eco Eco Ecogestes*. Il initie au théâtre dans différentes associations éducatives et dans des écoles primaires.

EQUIPE ARTISTIQUE

Rémi PRIN / Mise en scène

Après avoir suivi des études de cinéma, de théâtre et de lettres modernes, Rémi Prin réalise plusieurs court-métrages auto-financés avant de prendre ses distances avec le cinéma.

En 2007, il s'oriente vers le théâtre d'abord comme comédien en intégrant les Ateliers du Sudden Théâtre en 2007, puis comme metteur en scène en créant en 2008 la Compagnie les Chimères et les Hippogriffes. Ses cours au sein du Sudden Théâtre lui permettent de mieux appréhender la direction d'acteur et l'aident dans la création de son premier spectacle, *Théâtre de Poche*, d'après des textes de Jean Cocteau. Après un an de travail sur l'écriture du poète et dramaturge contemporain Jean-Pierre Siméon, il débute en 2010 la mise en scène de son troisième spectacle, *Des âmes sur le béton des villes*, composé de plusieurs textes de cet auteur. Le spectacle sera joué au Festival d'Avignon Off en 2011 sous la forme d'un diptyque rassemblant seize comédiens sur scène.

En 2012, il effectue une refondation de la Compagnie les Chimères et les Hippogriffes qui devient la Compagnie Le Tambour des Limbes dont il devient le directeur artistique. Parallèlement il devient créateur lumière pour de nombreuses autres créations. À ses heures perdues, il pratique également le montage pour des clips musicaux ou des reportages.

En 2017, il débute la création de *Solaris*, d'après le roman de science-fiction de Stanislas Lem présenté en septembre 2018 puis en janvier 2019 au Théâtre de Belleville à Paris. C'est cette même année qu'il devient régisseur général et programmateur au Centre Paris Anim' les Halles le Marais, une salle de spectacle parisienne destinée à l'accueil de spectacles de jeunes compagnies.

En 2017, il co-créé également avec l'équipe des Déchargeurs le Festival Court mais pas vite destiné aux compagnies émergentes.
Depuis 2018, il travaille à une adaptation du roman de James Matthew Barrie *The Little White Bird* ainsi qu'à une nouvelle traduction de ce roman de 1901 qui raconte la genèse de l'écriture de Peter Pan.
Depuis 2019, il est conseiller technique au sein du regroupement de théâtres Les Déchargeurs / La Reine Blanche ainsi que de leur salle à Avignon qui ouvre ses portes en 2018.

Sa prochaine mise en scène, *SALEM*, écriture collective autour du fait divers et du procès des sorcières de Salem est entré en production en décembre 2018.

Le Petit Oiseau blanc, ou Aventures dans les Jardins de Kensington, mise en scène Rémi Prin

EQUIPE ARTISTIQUE

Benjamin GABRIÉ / Scénographie et accessoires

Suite à une formation en design d'espace à l'école Boulle, Benjamin Gabrié intègre l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs en scénographie en 2011, et sort diplômé en 2015.

Parallèlement à sa formation, il travaille pour l'agence de scénographie BC-BG, pour Steinitz, antiquaire international, en tant qu'assistant de direction de bureau d'étude, et sur divers chantiers en menuiserie et ferronnerie. Aujourd'hui spécialisé dans la scénographie de théâtre, il associe ses compétences techniques et sa formation artistique afin d'envisager la création de décors dans sa globalité, du dessin à la construction en atelier.

Il collabore depuis 2012 avec différents metteurs en scène, notamment, Alexandre Zeff, Etienne Saglio, La Compagnie 14 :20, Emilie Anna Maillet, Ulysse Di Gregorio, Léna Paugam, Rémi Prin, Margaux Bonin, Thibault Quettier, Simon Bourgade et Camille Bernon, Cyril Le Grix, Caroline Marcadé et Nathalie Sevilla. Parallèlement, il collabore à plusieurs expositions en tant que scénographe, notamment avec l'artiste Prune Nourry.

En 2016, il cofonde l'Atelier de l'Espace avec une dizaine de scénographes et artistes, lieu de création et de construction de décors.

Suzanne BARBAUD / Scénographie et accessoires

Après des études en design industriel, Suzanne Barbaud se passionne pour la scénographie, dont elle sortira diplômée de l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs en 2014.

En complément de sa formation, elle travaille pour le cinéma (cinéma, vidéoclips, publicités), ainsi que dans divers ateliers en moulage, sculpture, masques et matériaux composites. Elle bénéficie également d'un an de formation à l'école HfBK de Dresde (Allemagne), dans la spécialisation « Sculpture théâtrale ».

Depuis 2014, parallèlement à son parcours dans le cinéma (notamment pour Arte, Chez Eddy, Les Films du Worso), elle conçoit, construit et accompagne des scénographies de théâtre (Compagnie A tout va!, Compagnie du Crépuscule, Compagnie Les Chiens de Paille, Eliane Boeri, Charly Fournier, Collectif Les Apaches) et intervient régulièrement au CNSAD auprès de différents metteurs en scène invités, notamment Claire Lasne Darcueil, Robert Bellefeuille, Gérard Watkins.

Elle exerce par ailleurs en tant que constructrice, accessoiriste et sculptrice (Ateliers Marigny, TnB, Prune Nourry Studio, Compagnie 14:20, Compagnie Le Désordre des Choses).

En 2016, elle co-fonde L'Atelier de l'Espace, association et lieu de travail collaboratif d'une dizaine de scénographes et constructeurs. Elle en partage la gestion et y travaille depuis.

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Manon GESBERT / Costumière

Après avoir suivi une formation en design de mode à l'école Duperré, c'est finalement dans le costume que Manon Gesbert trouve sa voie. Au cours de deux années à l'école La Source de NogentsurMarne elle aborde différentes spécialités : corseterie, tailleur, ou structures à travers l'histoire du costume. Elle y fait la rencontre de Célia Bardoux avec laquelle elle décide à la fin de ses études de monter un atelier à Montreuil. Elles collaborent sur différents projets de créations (spectacles jeune public, théâtre musical et théâtre de rue) tout en travaillant parallèlement dans divers ateliers comme l'Opéra Bastille, la Comédie Française, ou des ateliers volants pour le cinéma (Jeanne Captive de Philippe Ramos, La Belle et la Bête de Christophe Gans). Elle cherche à diversifier ses savoir-faires et apprend le travail du métal, du latex, du cuir, afin d'enrichir ses créations.

Célia BARDOUX / Costumière

Originaire de Dordogne, Célia Bardoux arrive à Paris pour suivre des études de costumière. Elle cherche sa place dans l'univers du spectacle et étudie les costumes de scène pendant trois ans au côté de Manon Gesbert. Leur collaboration (et même plus, leur complicité) leur a permis depuis la sortie de l'école de mener des projets divers et enrichissants. Elle aime aller fouiner dans des greniers, braderies ou aux puces pour y dénicher le p'tit truc et lui donner une seconde vie sur scène ou à l'écran. Elle adore travailler le cuir et confectionne de petits accessoires et des masques. Elle travaille également en tant qu'habilleuse sur des tournages ou en accueil dans des théâtres et des festivals.

Léo GRISE / Création sonore

Léo Grise, alchimiste des sons, en solo ou en duo, oscille entre électro psychédélique et textes surréalistes. Autant inspiré par les Pink Floyd, Björk ou Portishead que Serge Gainsbourg ou Alain Bashung, il propose une musique pop singulière, contrastée, enivrante et sans concession. En février 2015, il sort un EP : *La radio de l'étrange vol. 1*, une réflexion sur les années 50/60. Fin 2015, il participe à l'écriture de la musique et réalise le sound design de la pièce *Le Petit Oiseau blanc ou Aventures dans les Jardins de Kensington*, mise en scène par Rémi Prin. Fin juin 2016, il publie une bande originale complète alternative du jeu à succès *Fallout 4*, basée sur l'univers de Philip K. Dick et téléchargeable gratuitement par les joueurs.

Léo Grise travaille actuellement à l'écriture d'un second volume de *La Radio de l'étrange*, et prépare son retour sur scène.

LA COMPAGNIE LE TAMBOUR DES LIMBES

Créée en 2008 sous le nom de Compagnie les Chimères et les Hippogriffes, la structure est refondée en 2012 par Pierre Boucher et Rémi Prin et devient la Compagnie le Tambour des Limbes. Elle est aujourd'hui codirigée par Rémi Prin et Benjamin Gabrié.

Son travail mise avant tout sur la volonté de porter à la scène des textes dont la trame narrative soulèvent des questionnements universels sur la nature humaine. Comment utiliser le medium du théâtre pour toucher à des problématiques philosophiques ou psychanalytiques qui dépassent le cadre dramatique classique, et permettent d'amorcer une réflexion plus fondamentale sur l'existence même ? Autrement dit, pour citer Maeterlinck, comment un « drame-dans-la-vie » peut-il nous dévoiler au final un « drame-de-la-vie » ?

De ce fait, la démarche de la compagnie parie d'abord sur un travail d'adaptation. Si les projets sont principalement inspirés d'oeuvres romanesques, c'est parce ces dernières sont un support littéraire riche qui permet d'entreprendre un réel travail de sculpture du texte. Il s'agit d'en faire émerger une certaine lecture subjective et de la théâtraliser, de la rendre tangible par un travail complémentaire entre une écriture « littéraire » et une écriture « plateau ». Le choix du texte guide la constitution de la distribution et de l'équipe de création pour chaque projet. Il s'agit de diversifier les collaborations et les expérimentations, permettant ainsi à la compagnie d'être évolutive au gré des projets, sous la supervision des deux directeurs artistiques : Benjamin Gabrié et Rémi Prin. La complémentarité de leurs parcours respectifs leur permet d'envisager un théâtre pluridisciplinaire, qui se fonde sur une volonté de dialogue entre le langage et l'image. Un intérêt particulier est porté à l'association de différents médiums artistiques pour construire une esthétique scénique cohérente. La compagnie cherche ainsi à développer une relation intime entre la mise en scène et la scénographie, au service du sens du texte.

Chaque spectacle s'articule autour du travail d'une équipe de création conséquente, travaillant en amont sur les problématiques techniques et esthétiques dépendantes de l'ambition des projets. Une importance est accordée au temps de création, qui se doit d'être conséquent afin d'immerger l'ensemble de l'équipe dans l'univers traité sur le long terme : il s'agit de prendre le temps d'approfondir les thématiques et les enjeux soulevés par les œuvres que nous portons à la scène. Jean Cocteau, JeanPierre Simeon, Stéphanie Marchais, James Matthew Barrie ou Stanislas Lem sont des auteurs sur lesquels la compagnie travaille ou a travaillé.

Avec ce nouveau projet, débuté en 2015, la compagnie persiste dans son ambition de produire des spectacles à long terme avec toujours ce même désir de proposer des créations pluridisciplinaires, rassemblant de nombreux domaines artistiques (théâtre et travail du texte, création sonore, dramaturgie de la scénographie et des costumes, vidéo...).

crédits photographiques : Avril Dunoyer

PRESSE

Le Canard enchaîné

« Ce n'est pas tous les jours qu'un metteur en scène de théâtre s'empare d'un romande science-fiction polonais pas tout jeune (Stanislas Lem, 1961)... même si ce roman a déjà inspiré deux réalisateurs (Tarkovski en 1972, Soderbergh en 2002). Comment mettre sur les planches la très intrigante histoire de ces hommes envoyés dans l'espace pour étudier une planète-océan douée de conscience et qui manifeste cette dernière en faisant apparaître dans leur vaisseau spatial des créatures issues de leur propre mémoire, de leur inconscient ? Rémi Prin relève le défi haut la main. Trois bouts de ficelle lui suffisent pour nous installer à bord du vaisseau spatial. Ajoutez-y quelques déplacements de décor, un fumigène, un jeu d'éclairages vir-tuose, et voilà une scénographie constamment inventive, au service de ce fascinant récit qui nous questionne sur la possibilité de formes de vies différentes et, en miroir, sur la nature de notre humanité. Quand le psychologue Kris Kelvin (Thibault Truffert, intense, habité) voit dans sa cabine apparaître sa femme, qu'il sait être morte depuis dix ans, nous voilà, comme lui, saisis de vertige et ou-verts à tous les possibles... Le théâtre s'aventure rarement dansce registre : bien joué ! »

Le Canard Enchaîné /Jean-Luc Porquet

LE FIGARO

Solaris, un classique de la science-fiction au théâtre de Belleville

« Le roman de Stanislas Lem, après l'adaptation culte d'Andreï Tarkovski, s'offre une nouvelle jeunesse sur la scène parisienne. Hélas cette adaptation se perd un peu dans les étoiles et souffre d'un ton bien trop narratif.
Qu'il est courageux de monter sur les planches de la véritable science-fiction. Qui plus est au premier degré. L'histoire originelle de Stanislas Lem - qui signe en 1961 avec Solaris un roman phare du genre - pose les bases solides d'une SF philoso-phique alors très à la mode.
Le docteur Kelvin, endeuillé par le suicide de sa femme, coule des jours malheureux sur Terre. Jusqu'à être appelé sur une base d'observation spatiale en marge d'une étrange planète, dont l'unique océan semble doué d'une conscience propre. Le psy-chologue va devoir faire face à d'inexplicables apparitions et à la folie de ses collè-gues, quitte à perdre lui-même la raison.
Le résultat, visuellement, est impressionnant. Dans une débauche de fumée, de néons, de capsules futuristes et de voix robotiques, la scène du Théâtre de Belleville ressuscite l'amour du cinéma des années 70 pour les décors faits maison. On lorgne vers Jodorowski, Alien, et, bien sûr, le grand Tarkovski, qui dans son interminable adaptation de 1972, souhaitait faire du roman de Stanislas Lem un 2001 l'Odyssée de l'espace à la sauce soviétique.
L'ambition n'est forcément pas la même sur la petite scène bellevilloise, qui se contente de raconter une histoire sans employer les ficelles du théâtre pour en ex-plorer de nouvelles profondeurs. Quel dommage! Car, dans la très grande proportion de pièces adaptant les grands noms de la littérature ou du cinéma, il faut bien que le spectacle vivant apporte une dimension autre. Il n'est, sinon, réduit qu'à un espace destiné à ressusciter les succès des autres arts.
Il manque donc cruellement de poésie, de véritable psychédélisme et d'amour dans ce délire qui fait se perdre l'Homme dans les étoiles. Libérée à raison des symboles et du mysticisme forcené de Tarkovski, cette nouvelle version pêche par son ton trop narratif. Mais plaira aux amateurs du genre. Et puis, quel exercice de style pour un scénographe sans trop de moyens ! Cette esthétique SF seventies est précieuse. Elle qui se perd lentement mais sûrement dans la débauche de numérique du septième art. Le pari, sur ce point, est réussi. »

Le Figaro /Jean Talabot, le 5 septembre 2018

PRESSE

La Science-Fiction est un thème trop rarement exploré sur la scène théâtrale. Avec Solaris, l'audacieux Rémi Prin prend des risques et nous propose une adaptation originale du roman philosophique de Stanislas Lem. Entre une immersion spatiale et la quête d'un amour perdu, cette pièce séduira tous les fans de SF emprunts de romantisme.

Le Docteur Kelvin est envoyé sur la station d'observation de la planète Solaris afin d'effectuer un compte-rendu de l'équipage au conseil terrestre. A peine arrivé, il constate que l'un des trois scientifiques de la station spatiale est mort et que les deux autres sont atteints de paranoïa aiguë ! Une menace rode, en effet, au sein du dispositif orbital et d'étranges visiteurs, surnommés les Créatures-F, semblent sans cesse s'y matérialiser. Sceptique au premier abord, Kris Kelvin voit, à son tour, appa-raître le spectre de Harey, sa défunte épouse. Partagé entre ses souvenirs amoureux et sa lucidité de scientifique, il tente de résister à l'envahisseur mais sombre, malgré lui, dans les limbes de son passé ...

Un dispositif scénique très original
Inspiré du roman de Stanislas Lem, Solaris présente un dispositif scénique très original. Bien qu'exigu, le plateau du Théâtre de Belleville est transformé en véri-table vaisseau cosmique grâce à un ensemble de tubes et de panneaux en plexiglas complètement modulables. Scandée de vapeurs étranges, de lumières vives et des créations sonores de Léo Grise, la scène est submergée de laboratoires, de sas ou de capsules de sauvetage qui nous plongent à ravir dans l'ambiance seventies des films de Kubrick.

Un bel équipage de comédiens
Au coeur de cet espace clos et oppressant, évolue l'équipage de la Station. L'on rencontre, tout d'abord, Snaut, le cybernéticien de Solaris : surdoué au grand coeur et aux angoisses latentes, il est interprété par Quentin Voinot qui lui confère un jeu aussi nerveux qu'habité. Déambulant en culotte ou en combinaison, cet acteur ne possède aucune inhibition et nous livre un très beau panel de sentiments.A ses côtés, Gabriel Laborde se met dans la peau de Sartorius. Enfermé dans son laboratoire, ce scientifique fait alterner les accès de violence et de lucidité. L'allure un peu raide et le regard contrôlé, Gabriel offre à ce protagoniste une fibre intéressante qui passe de la paranoïa la plus frénétique à une contenance soudaine.Afin de tourmenter ces pauvres cosmonautes, la comédienne Louise Emma Morel se transforme successivement en enfant défunt ou en épouse suicidaire. Le visage voilé et la gestuelle volontairement gauche, elle apporte une froideur robotique à ses personnages qui souligne leur aspect spectral et fantasmagorique. Enfin, c'est à Thibault Truffert que revient le rôle principal du Docteur Kris Kelvin. Grace à son talent, sa mine infantile et son regard intelligent de jeune polytechnicien, ce comédien aurait pu parfaitement correspondre au profil du héros. Les spectateurs qui l'ont vu interpréter l'Abbé Faria dans Le prisonnier du château d'If ou le Capitaine W au sein des Aventures dans les Jardins de Kensington ne peuvent que lui reconnaitre une indéniable vocation d'acteur. En ce qui concerne le personnage de Kelvin, l'on regrette donc que Thibault demeure à ce point dans la douceur et le self-control. Certes, son protagoniste est un psychologue qui doit faire preuve d'écoute et de patience mais il manque de caractère par rapport à l'atmosphère anxiogène qui règne à bord du vaisseau. On voudrait le voir plus arrogant envers son équipage, amoureux fou face à son épouse qui ressuscite juste devant ses yeux, puis sombrer dans le désespoir le plus sombre face au néant de l'existence. Trop dans la réserve, Thibault Truffert nous fait songer à un enfant sage propulsé dans l'espace, vidé de toute volonté.

Une odyssée « mélo-spatiale »
Fidèle à l'esprit philosophique du roman de Stanislas Lem, cette pièce nous emporte dans de vastes réflexions sur la mort, la culpabilité et la conscience humaine. Pris en étau entre les fantômes de leur passé et leurs projections fantasmées, les protagonistes stagnent, en effet, dans une pseudo-réalité où l'amour et les sentiments demeurent étonnamment plus forts que toute rationalité scientifique.S'appuyant sur ces idées, le metteur en scène Rémi Prin creuse volontairement la part romantique et mélodramatique de Solaris en insistant sur la relation amoureuse de Kelvin avec sa défunte épouse. Brodant autour des

regrets de leur romance détruite par le sui-cide de sa femme, il nous porte vers un nouveau registre que l'on pourrait qualifier de « mélo-spatial ». L'idée est intéressante mais elle s'enlise un peu trop dans la narration et la nostalgie sentimentale au détriment de l'aspect scientifique de l'histoire. Face à un roman de SF tel que Solaris, l'on voudrait que la notion de vie extra-terrestre soit d'avantage mise en relief. A l'exemple du film de Denis Villeneuve (Premier Contact) qui exploite merveil-leusement les réactions humaines face à l'inconnu venu de l'espace, Rémi Prin devrait s'attacher aux pouvoirs de l'Océan protoplasmique de la planète Solaris qui matérialise les souvenirs de ses visiteurs : une entité douée d'une telle intelligence peut, en effet, donner lieu à mille et une réflexions tant scientifiques qu'existentielles !

Remi Prin : un metteur en scène à ne pas lâcher !
Remi est un metteur en scène aussi ingénieux que perfectionniste. Lorsqu'il décide de monter un spectacle, il fait les choses avec foi et les fignole jusque dans les moindres détails: costumes, lumières, musique, affiches, direction d'acteurs... tout est pensé, retouché et synchronisé avec amour et précision.L'on aboutit alors à des mises en scène denses et spirituelles qui sont au service de textes plutôt romanesques, voire chimériques. Il en va ainsi de sa première pièce inspirée de Coc-teau, de sa composition autour de l'auteur contemporain Jean Siméon, et surtout, de son magnifique travail sur Peter Pan et le livre de James Barrie : Le Petit oiseau blanc. Cette pièce pleine de grâce et de poésie a d'ailleurs remportée le Prix Coup de coeur du Festival de Théâtre de Maisons Laffitte en 2016. Elle devrait (on l'espère !) repartir en tournée dès l'an prochain.Après la féerie de Peter Pan et la fiction de Solaris, l'on attend donc Rémi Prin au tournant. A ce qu'il paraît, il songerait déjà à mettre en scène Les sorcières de Salem...

froggy's delight
le site web qui gobe les mouches

Le théâtre et la science-fiction peuvent-ils faire bon ménage ?

Et d'abord quelle science-fiction ? Car, évidemment, sur scène il est di cile de reconstituer l'univers de George Lucas, même si le pari mériterait d'être relevé ou le sera sans doute un jour. Reste ainsi à s'intéresser à une SF plus cérébrale où les questions philosophiques remplacent les batailles galactiques. On arrive rapidement à des œuvres comme Solaris de Stanislas Lem. Considérée, jadis, comme la réponse du bloc soviétique au 2001, odyssée de l'espace d'Arthur C. Clarke, la rivalité s'est polarisée sur leurs adaptations cinémato-graphiques dans un duel Kubrick-Tarkovski. Aujourd'hui, devant la proposition de Rémi Prin et de Thibault Truffert, adaptateurs du roman au théâtre, et respectivement metteur en scène et acteur de la pièce, on pourrait avant tout s'interroger sur sa nécessité. Et la résolution des deux co-adaptateurs aura été la meilleure possible : revenir à une SF bien anté-rieure à celle de Lem. Costumes kitschs de Célia Bardoux et Marion Gesbert, station spatiale presque vernienne de Benjamin Gabrié et Suzanne Barbaud, importance capitale des sons (genre bruit de lavabos) de Léo Grise et enfin et surtout travail sur la lumière de Rémi Prin avec filtres de couleur ba- siques, voilà tout ce qu'il faut pour créer un plateau SF... Sans oublier de la fumée, beaucoup de fumée... et des acteurs capables de jouer les terriens naïfs confrontés aux dangers de l'exploration des planètes comme Solaris...

On ne s'ennuie jamais dans ce récit plus proche de la bédé que de la philosophie fumeuse de Lem, qu'on a connu plus inspiré quand il ajoutait de l'humour à ses utopies galactiques.Rémi Prin a bien fait de faire jouer ses acteurs au «premier degré». Il su t de voir les trois explorateurs (Thibault Tru ert, Quentin Voinot et Gabriel Laborde) confrontés à des êtres fantasmés comme Emma Morel pour comprendre qu'il a fait le bon choix.

Ce qui aurait pu être ridicule devient un vrai mélo dans l'espace sidéral et l'on saisit très vite tous les enjeux de ce drame spatial. Au passage, on n'est pas loin de l'ambiance du plus grand film de SF des années 1950, «Planète interdite». Manque à l'appel seulement Robby le Robot, mais, du coup, grâce à Rémi Prin, on découvre que Solaris de Lem a beaucoup em-prunté à Planète interdite.

Quant à cette version modeste et anti-moderne de «Solaris», elle est cohérente dans ses parti-pris et se suit, on le répète, sans aucun déplaisir et même avec quelques larmes puisqu'il y a drame dans cette histoire. On soulignera aussi les risques pris en montant cette œuvre connotée «science-fiction».

On espère que l'originalité du projet et sa réussite formelle inciteront les spectateurs ré-ticents à vaincre leur appréhension. Ils ne risquent qu'une chose : découvrir un spectacle plaisant, peu commun et mené rondement par tous les protagonistes.

Froggy's Delight / Philippe Person, le 14 septembre 2018

PRESSE

théâtrorama
Le panorama du spectacle bien vivant

Solaris, de la science-fiction au théâtre

« Depuis quelques semaines, la station spatiale scientifique chargée d'étudier la mystérieuse planète Solaris ne répond plus aux appels de la Terre. Un message finit par survenir cependant, invitant le psychologue Kris Kelvin à rejoindre la station pour qu'il puisse y constater d'étranges phénomènes et peut-être aider à les expliquer...

Planète Solaris
Une fois rendu sur place, le psychologue entre dans un cauchemar éveillé. La planète Solaris envoie dans la station d'étranges visiteurs, projections directes de l'in-conscient des membres de l'équipage. Chacun se trouve face à ses désirs, ses culpa-bilités. En un mot, les fantômes prennent vie, menaçant la raison de qui les regarde...

De la science-fiction au théâtre
Comment peut-on adapter la science-fiction au théâtre ? Qu'est-ce que le théâtre peut apporter à la science fiction, et la science-fiction au théâtre ? Si la mise en scène ne répond pas à toutes ces questions, elle pose les jalons d'une réflexion concrète et passionnante.

La question des effets, par exemple. Chaque fois que la mise en scène a recours à des effets spéciaux de type cinéma, il y a une petite résistance dans l'oeil du spectateur, et l'on ne peut tout à fait y croire. Cette résistance est cependant atténuée par la présence et l'engagement des comédiens. Autre chose : Le décor de théâtre – surtout dans le contexte d'une jeune compagnie – est forcément plus pauvre que celui d'une production de cinéma, et lors des premières minutes du spectacle, l'on redoute le pire, c'est-à-dire la submersion des comédiens sous le ridicule du cheap. Cependant rien de cela ne se passe, et le spectacle est tout à fait crédible.La réponse se situe sans doute dans le traitement résolument théâtral de la science-fiction : le metteur en scène mise avant tout sur la qualité d'étrangeté de ses comédiens et joue avec la présence physique propre au théâtre. En d'autres termes, le cauchemar que vivent les personnages de la pièce devient aussi concret que la pré-sence des fantômes dans nos chambres d'enfants.Le décor joue également la carte de la théâtralité, en n'allant pas plus loin que ce qu'il peut être et en sollicitant l'imaginaire des spectateurs. Quatre éléments de décor, pas plus, dansent et s'emboîtent, et cela su t à nous plonger dans la magie de cette his-toire. Le son, également, très intéressant, nous propose une plongée permanente et assumée dans un univers angoissant, sans que jamais cela ne soit redondant. L'ex-ploration est belle, et le spectacle est réussi. L'essentiel du message est passé. Il paraît impossible de faire face à l'indicible, de le comprendre, de le saisir, de le traduire en langage intelligible. Comme en psychanalyse, il faut tourner autour du mystère avec les mots, rester en équilibre sur la crête humaine, tout au bord du néant, sans jamais avoir l'orgueil de s'y mesurer. »

PRESSE

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et du Livre

« Dans les grands classiques de science-fiction, il y a deux choses qui comptent peu : la science et la fiction. Les vaisseaux spatiaux, les écrans tactiles, les mots composés à partir des préfixes «exo» «télé», «méga» et «anti» et les voyages dans le temps ne sont que des points de départ pour des questionnements sur la société présente (plutôt que future)et sur l'intérieur de l'être humain davantage que sur des exo-télé-méga-anti planètes si-tuées à des exo-télé-méga-millions d'années lumières. Ce qui explique pourquoiles lumières faibles de Alphaville de Godard ou la guitare acoustique de «Space Oddity» de Bowie nous emportent bien plus loin que certains projets hollywoodiens à budget exo-méga-faramineux. Dans Solaris, mise en scène par Rémy Prin et la Compagniedu Tambour de Limbes, des tuyaux de machine à laver et des écrans en plexiglas su sentà reconstituer un vaisseau. Aucun mépris pour l'excellent travail de Benjamin Gabriéet Suzanne Barbaud et bien au contraire : à partir de ces matériaux banals, et d'un superbe jeu de son et de lumière, l'ambiance est impeccable. On aborde la station spaciale avec Chris Kelvin, psychologue sceptique au service du Conseil, envoyé en mission spéciale surla trace de la dernière équipe envoyée en orbite autour de Solaris, cette mystérieuse planète vivante avec laquelle les humains tentent de communiquer depuis longtemps. Kelvinne peut pas imaginer, pas plus que nous, qu'avec sa combinaison et son scaphandre,il emporte avec lui son passé et ses propres fantasmes. Sur place, le fantôme de son épouse suicidée, deviendra un des «visiteurs» qui hantent l'équipe et qui ont déjà pousséau suicide le maitre de Kelvin, le docteur Guibarian, le plus grand «solariste» à s'injecter une dose mortelle de somnifère dans un des placards de son laboratoire. Snaut et Sartorius, ses compagnons d'odyssée semblent prêts à l'imiter à force de subir le harcèlementd'une chose qui, Kelvin ne cesse de le répéter, «ne peut pas nous vouloir du mal,car elle n'est pas humaine».

Le clivage entre territoire humain et extra-terrestre s'établit avec la montée de la tension psychologique : il n'y a plus de lieu sûr, ni la station ni l'espace infini, ni même l'intimité psy- chique sondée et extériorisée par la mystérieuse puissance extra-terrestre. Une foisla fumée dissipée et la musique extra-terrestre éteinte, on évolue sous le règnedu cauchemar. Autrefois orgueil des scientifiques et des scientistes, la station spaciale est devenu un huis-clos oppressant. Inhabituel discours pour un scientifique que celui du dia-logue amoureux. Surtout lorsque celui-ci ébranle les certitudes et le rationalisme du scien-tifique. L'Océan communique avec les hommes en faisant appel à leur mémoire enfouie. Ce sont leurs propres désirs que l'Océan transforme en projections auxquellesil donne corps à travers des fantômes bien vivants. Le psychologue, réputé être le plus stable émotionnellement, cède pourtant à ses sentiments face à l'image de sa femme morte, mais ceci pour mieux sonder ses angoisses, car l'homme qui suit son désir et le prolonge, façonne un processus irréversible qui le pousse à dépasser sa peur et à se confronterà des phénomènes qui dominent sa conscience. Les acteurs parviennent à un équilibre dans l'alternance du trouble émotionnel et de la froideur scientifique, frayant un accès au sacrifice quasi-rituel au nom du progrès humain. Rendant justice au classiquede Stanislas Lem qui inspire la pièce, et à la version cinématographique de Tarkovskiy Soderbergh, le Solaris de Rémy Prin fonctionne à la perfection comme essaiesur la volonté, comme thriller psychologique, et comme histoire d'amour au-delà de la mort, mais si on devrait choisir un mot, un seul, il serait : angoisse. Non, mieux claustrophobie, car au milieu du vide infini, le seul et terrifiant échappatoire semble foncervers Solaris, cette planète couverte des eaux troubles que nous portons tous dedans. »

La Galerie du spectacle /Leila El Yaakabi et Ricardo Abdallah, le 7 septembre 2018

PRESSE

PIANOPANIER.COM

Solaris, où science sans fiction n'est que ruine de l'âme

Les références sont posées : Tarkovski, 1972, grand prix du festival de Cannes. Stanislas Lem, 1961. Bam. Du lourd. Mais peu importe, le pari est lancé : on ne voit pas tous les jours de la science-fiction sur un plateau de théâtre, et c'est l'occasion ou jamais d'en faire l'ex-périence, que vous soyez fan de SF ou novice en la matière, c'est le moment de vous faire surprendre, vous allez vite comprendre pourquoi...

Imaginez une planète où vos souvenirs deviennent réalités – jusque là, ça peut être plutôt pas mal – mais où votre passé vient vous rendre visite sous la forme de créatures intel-ligentes jusqu'à vous faire perdre le contrôle de vos sentiments et de votre raison – là, ça commence à être un peu chaud... – et bien, bienvenue sur Solaris.

C'est ce à quoi est confronté le psychologue Kris Kelvin, envoyé en mission sur la station d'observation autour de Solaris suite à la présence de phénomènes étranges détectéssur la station et provoqués par un océan intelligent. Comme ses confrères, il est victime des surgissements de son inconscient sous forme d'apparitions. Sa femme décédée y a 10 ans par exemple... Il y a de quoi devenir fou.

Si « science sans conscience n'est que ruine de l'âme » – merci Montaigne – ici ce serait bien la confrontation de l'homme face à son inconscient et à ses propres limites qui pourrait le faire courir à sa perte (comme c'est le cas du docteur Gibarian). Cet océan intelligent met en e et l'homme face à l'épreuve de la séparation et du détachement – les apparitions ne concernant que des personnes déjà disparues de la vie des personnages.

«Nous ne recherchons que l'homme.Nous n'avons pas besoin d'autres mondes.Nous avons besoin de miroirs.» Stanislas Lem, Solaris.

Paradoxe donc de la science-fiction qui a recours à un autre monde pour mieux sonder les abîmes de l'homme, son énigme, son mystère. Paradoxe du théâtre qui a recours à la projec-tion d'une réalité imaginaire pour mieux saisir l'âme humaine.

Paradoxe réussi dans cette mise en scène de Solaris. On aime la fumée, les lumières – effets SF garantis – , la base spatiale, on y est et on y croit. Mission Solaris, décollage immédiat !

etat-CRITIQUE·com

Un mystérieux message est envoyé au psychologue Kris Kelvin par son ami Gibarianlui demandant de venir le rejoindre sur la station d'observation en orbite autour de la pla-nète Solaris. Une fois sur place, il va rapidement sombrer dans la paranoïa collective de l'équipage suite à d'étranges apparitions dans la station.

Serions-nous revenu à l'époque des épreuves de philosophie ?Et pour cause, Stanislas Lem a posé les bases solides d'une science-fiction philosophique en écrivant le roman phare du genre Solaris en 1961. Bien que la toile de fond du récit soit une lointaine planète et l'exploration scientifique dans l'espace, il s'agit avant tout de questionner l'esprit de l'être humain. Dans Solaris, chaque membre de l'équipage se retrouve confronté face à ses contradictions et ses culpabilitésvia l'envoi de fantômes par la planète Solaris.

La tension psychologique monte au sein de la station au fur et à mesure que les protago-nistes se rendent compte qu'il n'y plus de lieu sûr. Leur intégrité physique et psychique est menacée dans ce huis-clos oppressant. Ces apparitions sont-elles envoyées par la planète Solaris ou seraient-elles simplement des productions de leur propre esprit ?L'océan de la planète Solaris force ces scientifiques à basculer entre trouble émotionnel et froideur scientifique afin de trouver un échappatoire salvateur.

La mise en scène de Rémi Prin réussit le pari ambitieux d'adapterune pièce de science-fiction au théâtre. L'association des costumes, des décorset des e ets son et lumière est réussie et nous permet d'être transportés dans l'histoire. La simplicité des éléments garantit de ne pas tomber dans une scénographie exagérée, ridicule qui n'aurait eu comme unique e et de faire décrocher le spectateur.

Rémi Prin sollicite l'imagination du spectateur comme en écho à ce que vive les protago-nistes. Avec peu de moyens, nous sommes transportés dans ce voyage scientifique qui se révèle être en « rêve » une exploration poétique intérieure.

PRESSE

LA REVUE DU SPECTACLE .COM

Il aurait pu s'agir d'une gageure que d'adapter un texte de SF sur scène, encore que le huis clos du roman de Stanislas Lem se prête particulièrement bien à la triple unité de lieu, de temps et d'action si chère au théâtre classique...

Mais l'ingéniosité des décors et la chorégraphie de leur assemblage et désassemblage au cours de la pièce, la sobriété mais pourtant très réaliste (et fonctionnelle) des costumes, la lancinante bande-son (musique & bruitage) qui fait très bien res-sentir tout l'enfermement et l'étrangeté d'un long séjour dans une station spatiale, orbitant autour du monde mystérieux de Solaris permettent allègrement de s'affran-chir d'une nécessairement coûteuse transposition - impossible et inutile - de mons-trueux effets spéciaux à la Star Wars !

D'autant que ce qui importe ici est avant tout la psychologie des personnages, que la proximité de l'océan protoplasmique va généreusement pourvoir en... «invités» inattendus - quoique plus ou moins désirés ?

Mais chut! laissons vierge la découverte de l'intrigue de ce très beau spectacle de la Compagnie Le Tambour des Limbes, qui a réalisé ici un parfait équilibre entre forme et fond, intérêt et émotion, texte et image qu'approchaient, mais approchaient seule-ment, chacune à sa manière, les deux adaptations cinématographiques précédentes...

Revenants cosmiques

Une adaptation réussie d'un classique de la SF sur le doute existentiel, servie par une mise scène claustrophobe au possible.Psychologue arrogant, Kris Kelvin est envoyé suite à l'appel à l'aide de son ami Gibarian sur la navette Solaris qui ne donne plus signe de vie depuis quelques temps. Ce vaisseau spatial est chargé d'observer la planète-océan du même nom, sorte d'entité vivante dont le mystère fascine les scientifiques.Sur place, Kelvin retrouve les deux collègues, les docteurs Snaut et Sartorius, paralysés d'angoisse par les étranges phénomènes. De mystérieux visiteurs, fantômes du passé, rendent visite la nuit aux occupants de la navette, les mettant face à leur culpabilité. Adapté une première fois au cinéma par Andreï Tarkovski en 1972, ce roman du Polonais Stanislas Lem, qui rencontra la succès dès sa publication et fédère encore une communauté de fans, est empreint d'une vision futuriste héritée des années 60, époque de sa sortie.

Anxiogène

Oubliez le remake décevant de Steven Soderbergh avec George Clooney sorti en 2002. Ici, Rémi Prin s'essaye à une adaptation théâtrale et réussit le pari à la fois de montrer que la science-fiction est transposable sur scène et que la SF, genre souvent mal-aimé, peut se révéler profonde et triste. Avec peu de moyens, il parvient à re-créer une atmosphère anxiogène qui repose sur un subtil jeu de capsules qui semble à la fois se dérober aux personnages et les enfermer dans leur angoisse, encore accru par l'espace clos du vaisseau spatial. Musique et bruits "organiques" viennent en-core renforcer cette impression comme si l'on pouvait véritablement entendre la planète Solaris, personnage que l'on ne voit jamais mais qui semble pourtant omni-présent. Dans le rôle principal, Thibault Truffert incarne bien ce scientifique assis sur ses convictions et plein de morgue qui se change progressivement en être vulné-rable, dépassé et terrifié par les évènements. "Solaris" emporte son mystère avec lui et laisse le spectateur sur une impression étrange, comme si le voile n'était pas tout à fait levé à la fin de la pièce.
Avec qui y aller ? Votre meilleur.e ami.e geek ou passionné.e de littérature fantastique.

Rhinocéros

Contacts diffusion :

Célia Wallendorf (LU / CE) : 06.15.67.39.63

celia@lu-ce.fr

Contacts production :

Compagnie le Tambour des Limbes
11 passage Kracher
75018 PARIS

Rémi Prin : 06.75.42.81.46

www.cieletambourdeslimbes.fr
cieletambourdeslimbes@gmail.com

N° de SIRET : 752 927 350 00013
APE : 9499Z
N° de licence d'entrepreneur : 2-1118566

Contacts technique :

Benjamin Gabrié : 06.09.23.55.41
gabrie.benjamin@gmail.com

Suzanne Barbaud : 06.72.33.24.37
suzanne.barbaud@gmail.com